



Pascal Dibie
**Ethnologie
du bureau**

Métailié



**Un voyage
du pupitre du copiste
au télétravail**



Pascal Dibie

Ethnologie du bureau

Brève histoire d'une humanité assise

Après *Ethnologie de la chambre à coucher* et celle de *la Porte*, avec cette *Brève histoire d'une humanité assise*, l'auteur nous invite à nouveau à nous regarder nous-mêmes dans une de nos occupations les plus répandues lorsque l'on parle du travail aujourd'hui, à savoir : être au bureau.

Du moine bénédictin au jeune cadre contemporain, de la société du bureau de Napoléon au bureaucrate kafkaïen, du pupitre du copiste au nomadisme numérique du coworking jusqu'à la question actuelle du télétravail, ce livre est un voyage dans ce qui fait du bureau et du travail sédentaire le centre du développement de nos sociétés modernes.

Avec humour, sensibilité et une connaissance encyclopédique, Pascal Dibie, en ethnologue, nous fait remonter dans notre histoire et réussit, sans que l'on se rende vraiment compte, à nous faire prendre conscience de la complexité réelle et déterminante de nos vies assises : une aventure de plus de trois siècles partagée au quotidien par des milliards de personnes dans le monde.

On s'émeut, on s'amuse, on découvre, on apprend et on s'inquiète parfois de la puissance de cet étrange univers qui disparaît lentement aujourd'hui, mais jamais on ne s'ennuie.

Sur *Ethnologie de la porte, des passages et des seuils* :

"Une petite merveille, hors des sentiers battus et pleine de surprises." Le Figaro littéraire

PASCAL DIBIE est ethnologue, professeur des universités. Il est l'auteur d'une ethnologie d'un village de Bourgogne effectuée à 30 années de distance qui fait référence : *Le village retrouvé. Ethnologie de l'intérieur* et *Le village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*. Il a aussi publié *Ethnologie de la porte*.



Pascal DIBIE

ETHNOLOGIE DU BUREAU

BRÈVE HISTOIRE D'UNE HUMANITÉ ASSISE

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :



DESIGN VPC
PHOTO © ADAM GAULT/GETTY IMAGES

© Éditions Métailié, Paris, 2020
e-ISBN : 979-10-226-1077-3
ISSN : 0291-4387

À mon père,
qui chaque jour de sa vie se rendit au bureau;
À ma mère,
qui n'y alla jamais;
À tout ceux qui, depuis plus de trois siècles,
se sont levés chaque matin pour y aller;
À mes anciens collègues,
qui y sont toujours;
Aux millions d'humains qui s'y rendent encore;
À tous ceux qui n'iront plus jamais...

je dédie ce livre.

INTRODUCTION

C'est très sérieux...

Je ne suis pas sûr qu'il y ait quelque chose de plus sérieux que le bureau, de plus intimidant aussi, cela marche ensemble, certains pourraient dire merveilleux, fascinant, d'autres repoussant, insupportable... ma tirade s'arrêtera là. On ne transige pas avec un bureau. Entendons-nous : il y a le meuble, qui a son intérêt, il y a la pièce, il y a l'institution et il y a chez nous. Tout est un peu bureau, il suffit de le décider. Mais attention, "le bureau", le vrai, celui que j'entends et qu'on imagine tous, c'est celui où l'on va ; c'est celui d'un fonctionnaire, d'un employé, d'un bureaucrate, le sien, surtout le sien si on est de la partie. C'est là où la lumière est allumée à heures fixes, où il y a toujours quelqu'un et un fauteuil. Le bureau, les bureaux sont des repères dans nos vies de citoyens noyés, submergés par la paperasse, les convocations, les mises en demeure, les nominations, les félicitations. Tout cela vient forcément d'un bureau. Toutes ces feuilles que, du temps de la plume et du papier, on a couchées, rédigées, signées, tamponnées sur des bureaux successifs, à travers différents services, jusqu'à un chef en amont pour qu'il donne son aval, n'en témoignent-elles pas ? Vraiment né il y a trois siècles par cette nécessité absolue de devoir contrôler et de gérer une société qui se développait à grande vitesse, qui fit même la Révolution, le bureau s'est mué en institution au point d'asseoir partout de puissantes instances qu'on rendit incontestables après mille ruses et autant d'efforts. Pourtant il a fallu nous "amener au bureau", nous faire croire à cette religion laïque, après nous avoir débarrassé des "rois",

pour nous livrer à cette entité étrange qu'est "l'État", auquel nous ne savons toujours pas si nous croyons ou pas mais dont nous nous persuadons que nous en avons besoin. Or l'État n'existe que pour et par ses bureaux et ses agents. La République a immensément œuvré pour nous y attacher. Elle nous y a même dressés avec cette arrière-pensée absolue que le bureau est à la base même de l'égalité, qu'il en est le vecteur autant que le porteur, et l'État le garant de notre liberté.

À bien y réfléchir, après mes six années d'"apprentissage de table" consistant à apprendre à tenir correctement mes couverts sans tomber de ma chaise et à manger correctement, on m'a immédiatement confié à l'école de la République qui, elle, s'est chargée le plus sérieusement du monde de mon "apprentissage du bureau". Qui, de ma génération, n'a pas des "souvenirs de pupitre"?

A-t-on vraiment conscience du dressage qu'on a subi, de la façon dont lentement mais avec une telle constance on nous a appris à nous asseoir derrière des petites tables bloquées et inconfortables, pupitres que l'on va supporter presque aussi longtemps que eux nous porteront (à force, on arrivait à les user). Le passage du primaire au secondaire en attendant, pour une bonne majorité, d'accéder adulte au tertiaire, à raison de sept heures par jour réparties sur deux cent vingt-trois jours en moyenne, donne mille trois cent trente-huit heures chrono de bureau sur une année scolaire, le tout pendant une bonne douzaine d'années pour les plus brillants. Qu'on ne me dise pas que le bureau n'est pas très sérieusement au fondement de notre citoyenneté. Impossible de ne pas penser qu'avoir passé la majorité de notre jeunesse à subir un tel dressage nous a définitivement marqués, ne serait-ce que dans notre corps et dans nos rythmes. La République le savait, la République le voulait.

Si on nous a transformés en enfant-tronc ou, mieux, en *homo sedens* dès l'école républicaine pour nous passer la connaissance, c'est bien qu'il y avait une raison. Le but de

cette discipline non dite mais imposée, relayée par l'école qui d'un côté nous décillait l'esprit et de l'autre nous dressait le corps, étrangement ne nous a, par ailleurs, pas tant traumatisés que ça. Personne n'aura oublié les délices de certaines journées où, accoudés à la planéité pentue de nos bureaux d'enfants, tirant mille ressources de nos casiers et de nos imaginaires, nous apprenions déjà à être là sans l'être, de vrais petits bureaucrates, quoi. Nous étions sous la IV^e République, Coti présidait à notre avenir et la III^e République était encore dans les classes, et bien là. Nous construisions un monde qu'on agissait autant qu'il cherchait à nous assagir. Le "sérieux", on savait ce que c'était, c'était la sévérité et très souvent la bêtise de l'autorité.

Sur les conseils des hygiénistes, la République avait tout calculé pour notre bien. Ce qui n'empêcha pas la production de pupitres incroyablement antiphysiologiques, et de faire de l'école la première génératrice de scolioles en France. Plus grave encore, alors que la table devait être au départ à une seule place pour éviter les contagions microbiennes ou parasitaires, on la trouva trop chère et on nous fournit essentiellement des tables réglementaires à deux places. Pupitre double dont on savait pourtant qu'il y aurait un "enfant sacrifié", l'élève de droite, qui devait systématiquement se décaler et se tourner sur le côté pour éviter que son coude gauche n'entrave l'écriture de son parèdre (du grec *páredros*, "qui est assis à côté de"), d'autant que le bi-bureau avait été raccourci de dix centimètres par rapport à la longueur du monoplace et que ma génération se développait rapidement en taille. Les "recommandations" stipulaient que la table et le banc devaient être réunis "afin que l'enfant ne puisse en modifier la distance" entre le siège et le pupitre et qu'on devait la maintenir au sol pour éviter les chahuts, tout comme elles interdisent les pupitres à rabats, trop bruyants et porteurs de troubles. Plus énigmatique fut cette déclaration: "L'élève ne doit jamais avoir les pieds sur le sol", c'est comme cela sans doute qu'en sortant de l'école certains sont

devenus poètes. Je pense à Max Jacob se posant lui aussi la question : “Mais qu’est-ce que ‘être sérieux’ ? Est sérieux celui qui croit à ce qu’il fait croire aux autres.”

Les années 1960 sont vites arrivées, dépoussiérant les classes, et j’ai fini par entrer au lycée. Fini le pupitre, son inclinaison et les encriers, le tubulaire fit son entrée et avec lui la légèreté et la mobilité. Assis sur une chaise confortable à grand dossier devant une table à plateau plat, stylo Bic en main, le bureau non contraignant nous ouvrait d’autres chemins. Moins obsédée à nous asseoir de gré ou de force, la République lâchait du lest. On commençait à imaginer que “la vie de bureau” pouvait peut-être être vécue autrement et que la discipline de fer n’était plus la bonne solution. On voulait produire, il fallait créer des appétences au travail et cesser de contraindre. Vraie nouveauté : les pédagogues s’intéressaient plus à nous qu’à la République. Être assis n’était plus la seule condition à la sagesse et à l’obéissance, on pouvait tout aussi bien être présent ensemble autour de tables rassemblées, porter nos chaises et nous mettre en fonction “séminaire restreint”, comme on dit à l’université, où longtemps j’ai siégé à mon bureau.

J’y siége encore dans mes lieux d’habitation : Paris, la Bourgogne. Une ancienne table de chasse un peu branlante à déposer le gibier calée dans un coin pour Paris ; un bureau d’un arrière-grand-père trop bas – comme toujours en France ! –, bien charpenté, même ciselé sur les bords et armé d’immenses et merveilleux tiroirs traversants, pour la campagne. C’est un bureau fait pour porter autre chose qu’un frêle ordinateur qui a longtemps résisté au poids d’une imposante machine à écrire. En vérité c’est “mon bureau”, où s’amoncellent documents et trésors glanés du jour, de la veille ou du siècle dernier et où j’écris ce livre. Je m’y mets avec bonheur, supporté par un solide et confortable fauteuil à roulettes sur lequel je peux faire des loopings et sans lequel ma vie d’assis serait invivable.

Il n'y a pas si longtemps, je me demandais où j'avais appris à me tenir ainsi au bureau, à y être si endurant, si heureux même... je devrais finir par le découvrir.

TOUT POUR ÉCRIRE

“La question de l’écriture et de l’administration, question sociologique ou anthropologique majeure, est liée à celle de la formation des États, à celle de la bureaucratie, et à celle du rôle que l’écriture a joué par la suite en constituant de vastes empires. Le passage à l’écriture est une force motrice; elle favorise l’émergence d’un concept plus formel de la preuve, et en certain sens, de la vérité elle-même.”

Jack Goody, “L’État, le bureau et le dossier”,
in *La logique de l’écriture*

“L’émergence d’une institution bureaucratique centralisée et sur une grande échelle a pu être elle-même une conséquence de la création d’instruments qui ont permis à l’administration de se développer et d’exercer, à travers les engagements écrits, une autorité directe même sur les plus bas échelons du personnel et de la clientèle.”

M. W. Green, *The Construction and Implementation of the Cuneiform Writing System*

LE SCRIBE ACCROUPI

Dans l'Égypte ancienne, aussi bien dans les bureaux du palais du pharaon et du vizir que dans les temples, l'armée, les administrations et les exploitations, demeuraient les scribes. Sortes de secrétaires domestiques voués aux écritures, les scribes, bien qu'ils fussent des subalternes, avaient des occupations intellectuelles voire spirituelles qui leur donnaient une place à part dans la société. On trouve traces dans le mobilier funéraire de grands personnages souvent représentés sous la forme d'un homme déchiffrant ou écrivant sur une tablette ou un papyrus. Symbole d'intelligence et de culture pour l'ancienne Égypte, la référence à des scribes dans les tombes est surtout là pour permettre à l'esprit du mort de retrouver dans l'au-delà non pas les joies du bureau mais les joies intellectuelles que le défunt avait pu connaître sur terre.

La représentation artistique du scribe égyptien suit les règles immuables de la loi de frontalité voulant que le corps humain soit figuré dans une pose telle qu'une ligne passant par le milieu du front et l'entrejambe le divise en deux parties à peu près symétriques comme un humain dans sa réalité de chair. Le personnage est soit assis les mains reposant à plat sur les cuisses, parfois un bras replié sur la poitrine, soit debout la jambe gauche en avant dans l'attitude de la marche, mais le plus souvent il est accroupi, les jambes repliées devant lui. Ne faisant pas ici une histoire de l'art on se contentera de la visite que comme des millions de visiteurs j'ai pu faire au "Scribe du Louvre". De ce calcaire sculpté et peint en ocre rouge on sait qu'il provient de la tombe même du scribe à Sakkarah et qu'il date du début de la V^e dynastie (2600 av. J.-C.). La base semi-circulaire de la statue ayant disparu, ce scribe n'a pas de nom mais, face à une telle facture, il ne fait aucun doute pour les spécialistes

que ce fut un fonctionnaire de très haut rang, voire même le fils d'un pharaon en posture de scribe.

Cette statue intitulée à tort "Le scribe accroupi" (puisqu'il est assis en tailleur sur le sol) est la représentation du scribe égyptien de l'Ancien Empire dans toute sa gloire et sa splendeur. Le regard fixe et perçant, pour ne pas dire troublant avec ses yeux profonds, encadré par un beau visage un peu anguleux et surmonté d'une chevelure rase, les avant-bras et les mains reposant sur les cuisses. Assis à même le sol, son pagne blanc tendu par la position des jambes lui sert à la fois de vêtement et de pupitre portatif. C'est dans cette position qu'il incarne sans faillir la profession de scripteur. Tout converge en effet vers le rouleau de papyrus qu'il maintient appuyé sur son pagne avec la main gauche, tenant de la droite ce qui fut très certainement un calame de bambou lui permettant d'écrire sur le papyrus juste déroulé. L'impression de réalité du personnage du Louvre est forte et les spécialistes confirment l'hypothèse que "c'est probablement l'équivalent contemporain d'un ministre en exercice que le Scribe accroupi met sous nos yeux, et non un employé de bureau prêt à écrire sous la dictée, comme il est souvent noté par erreur. La simplicité de la posture et du costume ne doit pas nous tromper ; la qualité extraordinaire de la sculpture traduit la place dominante du personnage au sein de la société d'alors comme, de nos jours, un ministre montrerait ses hautes responsabilités par le décor de son bureau ('les ors de la République')". Quoi qu'il en soit le nombre important de représentations de scribes illustre l'importance de l'écriture dans la société égyptienne, l'outil pour ces derniers étant la main du pouvoir administratif.

Nous savons que la formation d'un scribe, souvent lui-même fils de scribe, commençait dès l'âge de cinq ou six ans dans des écoles attachées aux temples ou aux administrations. Mis à part son pagne tiré sur les cuisses ou

une plaquette de bois posée là, le scribe était aussi reconnaissable à son équipement. Il portait sur l'épaule ou à la main au moyen de cordelettes une palette à deux godets contenant de l'eau pour diluer les encres, un étui à calames (*phragmite aegyptiaca*) et un petit sac oblong contenant les pastilles d'encre – rouge pour notifier les éléments importants du texte et noire pour le reste. Quelquefois était ajouté à la panoplie un récipient fermé avec un couvercle flexible en cuir dans lequel il transportait des documents et un coffret en bois où il rangeait les papyrus roulés et fixés avec des ficelles. Comme instruments on retiendra des chiffons, des grattoirs, un couteau pour couper le papyrus et aussi un pinceau fabriqué avec une tige de *juncus maritimus*, du jonc mâché à une extrémité, et une pointe en os pour inciser des tablettes en argile crue si besoin était. Sans oublier des étiquettes en bois ou en ivoire et quelques empreintes de sceau qui serviront à authentifier et classer les documents.

Sur le papyrus appuyé devant lui le scribe écrit les hiéroglyphes de droite à gauche, en ligne ou en colonne. Au fur et à mesure de sa rédaction, il enroule sa feuille à droite et déroule une zone vierge à gauche. Hérodote, dès le V^e siècle av. J.-C., remarquait que “les Grecs écrivent et disposent les jetons qui servent à calculer de gauche à droite, les Égyptiens de droite à gauche et ce faisant ils assurent qu'ils écrivent à l'endroit, et les Grecs à l'envers”.

Ne négligeons pas les bandelettes inscrites ou *Djedho* (IV^e siècle av. J.-C.), qui sont parvenues jusqu'à nous et qui occupaient à temps plein certains scribes spécialisés. Ces bandelettes avaient pour but d'enrober les momies. Une des plus connues et des plus longues est la bandelette d'Anher (début IV^e), longue de 198,5 cm sur 9,9 cm de large. Écrire en hiéroglyphes sur un tissu de ce gabarit, même si la trame de lin est fine et serrée, demandait un art particulier : savoir dérouler et rouler cette bande au fur et à mesure de la copie

tout en la maintenant assez fermement tendue et en la couvrant d'une graphie rapide, maîtrisée, avec des signes brefs, en lignes verticales.

Être scribe, plus encore qu'écrire, consistait à accompagner la dépouille, à jouer le rôle de guide dans l'au-delà et de protecteur pour l'éternité. Ils avaient une responsabilité autant envers les vivants que les morts, et les mots qu'ils enroulaient autour du corps étaient essentiels pour la survie dans le royaume d'Osiris.

Corps de métier important et très hiérarchisés allant des scribes royaux à ce que l'on pourrait qualifier de simple "employé de bureau" (en plein air!), les scribes étaient partout présents. Chargés aussi bien de la gestion des biens personnels qu'étatiques ou religieux, ils utilisaient l'écriture hiératique, puis démotique à partir du VII^e siècle av. J.-C. – écritures utilisées pour fixer les textes principalement non "religieux" tandis que le système hiéroglyphique était manipulé pour fixer les textes sacrés. Cette spécialisation fonctionnelle explique la coexistence de différents systèmes d'écriture tout au long de l'histoire de l'Égypte ancienne. Il est certain que les scribes qui se consacraient à la science religieuse copiaient et étudiaient les textes religieux – reconnaissons que les inscriptions figurant sur les murs des temples, *papyri*, textes du livre, etc., sont bien de l'écriture, mais une écriture qui échappe au "travail de bureau" tout comme l'écriture hiéroglyphique. Pour reprendre l'anthropologue Jack Goody dans *La logique de l'écriture*, l'écriture hiéroglyphique "possède des propriétés sémantiques supplémentaires, dont les écritures alphabétiques sont dépourvues. Grâce à celle-ci les scribes pouvaient exprimer de nombreuses idées qui dépassent ce que le simple texte peut dire". Les propriétés essentielles de cette écriture en plus du stockage des informations et de la communication impliquaient une "amplification des effets cognitifs internes".

Il faut se rendre compte que ce n'est que petit à petit que l'écriture, qui allait devenir la spécialité des scribes comme leur nom l'indique (1375, du latin classique *scriba*), investit progressivement le "macro-espace" dans lequel elle finit par se déployer définitivement. Si l'immobilier comme les parois de temple, les tombes, etc., s'imposa "normalement" pour qu'en plus de dessiner et de peindre on écrive dessus, on tâtonna longtemps avant de choisir des supports mobiliers viables : coquillage, morceau de calcaire, poterie, papyrus, tissu, il fallait expérimenter ! Preuve en est les nombreux graffitis que les Égyptiens ont laissés dans les lieux où ils travaillaient comme les carrières, les chantiers ou le long des routes empruntées par les expéditions ou les caravanes, remarque Frédéric Servajean. Pour ce dernier il ne fait aucun doute que l'écriture hiéroglyphique possède une dimension esthétique indissociable de sa nature. Si les signes étaient juxtaposés en désordre dans les inscriptions les plus anciennes, ils en vinrent rapidement à être agencés harmonieusement au sein d'une série de cadrats – le cadrat est un carré imaginaire dans lequel les hiéroglyphes sont combinés de la manière la plus harmonieuse en laissant le moins d'espace vide possible. Avant d'en arriver là ils durent esquisser sur des *ostraca* comme sur des papyrus les sujets à venir.

L'*ostracon* ramassé par terre ou choisi pour sa petite surface à peu près plane n'est qu'un éclat de calcaire ou un débris de poterie d'une dizaine de centimètres de côté en moyenne. Sa taille devait être suffisante pour être tenue par la main gauche et grattée ou peinte à l'aide d'un styilet ou d'un pinceau de la main droite – ce pouvait être aussi une pièce de bois de pin ou de sycomore, une écorce d'un bois clair, bref, tout ce qui pouvait être support à un écrit ou à un croquis explicatif d'une construction ou d'un projet. Les murs servirent beaucoup aussi à tracer des esquisses préparatoires de projets importants. Il faut s'imaginer les milliers de textes perdus ou détruits, tous ces brouillons qui ne sont jamais passés à la postérité mais qui ont tant compté et pour les scribes et pour l'administration et

aujourd'hui pour l'art. Les *ostraca* que l'on peut admirer aujourd'hui au Louvre proviennent presque tous du site de Deir el-Médineh, village d'artisans ayant œuvré dans des ateliers à la réalisation des tombes royales de la nécropole thébaine au Nouvel Empire (XVIII^e-XX^e dynastie). Il n'en demeure pas moins que ces brouillons ou ces mémoires de notes, de devis ou de paiements, ces milliers d'*ostraca* réalisés en écriture hiératique, c'est-à-dire dans l'écriture cursive ancienne des Égyptiens, entendez des hiéroglyphes simplifiés, ont une valeur inestimable. C'est de ces traces de signes pratiquement immotivés, presque à la manière de nos lettres de l'alphabet, que se sont remplis les "bureaux" de cette pré-papierasse (en dur) que nous n'allons pas manquer de voir enfler sous des formes plus souples au cours des siècles qui suivent à l'entour de cette étrange humanité assise ou accroupie et écrivant à la manière des scribes.

DE LA TABLETTE À L'E-TABLETTE

Il faut voir ces tablettes en ivoire avec leur étui en cuir, armé le plus souvent d'un animal fantastique comme celles du chapitre de la cathédrale Saint-Aubain à Namur, pour se rendre compte de "l'équipement fin" des scribes de l'époque médiévale.

Dans cette trousse en dur, si l'on peut dire, se trouvent huit feuilles dont six couvertes d'une mince couche de cire rouge, destinées à recevoir des caractères tracés à l'aide d'une pointe ou d'un stylet, "à la manière des anciens". Toutes les feuilles sont réunies par une bande de parchemin bleu et or collé au dos de celle-ci, une sorte de reliure lâche qui solidarise l'ensemble. La première et la dernière feuille sont plus épaisses que les autres, elles ne sont pas enduites de cire mais ornées à l'intérieur de deux petits bas-reliefs.

Une description de tablettes de cire en 1342 dans le *Livre des métiers* (un texte daté de 1556) nous donne une idée de cet objet que l'on cherchait à rendre attractif pour des

enfants : “Encore voel jou employer une somme d’argent en seil, en poy et en arpoy, en verde chere et en rouge chire et en gaun (jaune) dans La clef d’amour e chere, de coi on emplist les tables et les tabliaus en quoi li enfant escrient.” Écrire est dans certains cas une nécessité, comme le rapporte *La clef d’amour* qui en 1360 proposait pour la correspondance amoureuse un choix de supports qui nous donne une idée des vecteurs de la communication intime d’alors : “Après dois à ta dame écrire, Soit en parchemin ou en cire, Ta volenté et ton courage.” Le même *Livre des métiers* signale l’importance des “tabletiers” qui font “tables à écrire” et nous donne la description des tablettes d’alors : “On a inventé des tablettes faictes de lin subtil, environné de plastre, et le vernix (ainsi on appelle cette liqueur) est mis sur le plastre, et (ces) tablettes se fléchissent et ne se rompent point, et recoivent l’encre à escrire et la gardent long temps, qui n’est effacée que par éponge humide”, suivie de cette remarque d’expert : “Je crois que ces tablettes estoient en usage au temps passé. Maintenant aucuns usent de tablettes faites du bois de figuier et de la cendre des os.” Nous savons en effet que communément les tablettes étaient en bois et loin d’être aussi précieuses que celles que nous venons de présenter. Il s’agissait d’une planche en bois de hêtre, de buis ou de cyprès oblongue, fine, légèrement évidée en son centre dans laquelle on coulait de la cire le plus souvent teintée de noir. On gravait alors le texte sur la cire avec un stylet d’os ou de métal assez pointu, dont l’autre bout un peu arrondi permettait d’effacer les inscriptions et, la petite plaque ainsi lissée, de réécrire sur la cire (quelque clerc malicieux et assez terre à terre confesse que le bout arrondi servait aussi à se curer l’oreille, rejoignant ainsi les objets de toilette...). Ces “tables à poutraire” ou tablettes à écrire, faciles d’emploi et pratiques surtout pour faire des brouillons, étaient alors bien moins chères que le parchemin et se portaient suspendues à la ceinture.

Il est un autre support d’écriture très ancien de grande consommation : le papyrus d’Égypte tiré sous forme de

fines lamelles de la tige du *cyperus papyrus*. Son invention remonte à cinq mille ans environ. Il servait dans l'Antiquité pour la fabrication de livres, de registres, d'actes notariés et de mille choses encore, dont les mèches de chandelles, et fut amplement utilisé sous nos latitudes jusqu'à ce que, entre les V^e et VIII^e siècles le commerce en Méditerranée ayant été pour diverses raisons historiques très perturbé, l'Occident connaisse une pénurie de papyrus. Bien que plus cher que le papyrus, c'est le parchemin qui s'imposera comme le principal support à l'écrit pendant une bonne partie du Moyen Âge. Fait de peaux de moutons, de brebis, d'agneaux épilées ou de membranes de la peau de chevreaux, raclées, chaulées, blanchies et poncées, le parchemin a l'avantage de pouvoir être fabriqué localement et d'avoir une durée de conservation extrêmement longue. Son utilité semblait très importante, comme le montre ce texte de 1260 : "Nus de nulle du dit mestrier [de mercier] ne puet faire chapiaus ne ataches ne trecons [traçant] sur parchemin ni sur toile."

Opération faite, le parchemin n'était jamais qu'une feuille lisse, souple mais solide de couleur blanche jaunâtre. Commercialisé en bottes, on pouvait le trouver aussi sous la forme de cahiers ou plus simplement à l'unité. Un témoignage de 1373 nous donne une idée du commerce, des quantités, des prix et de l'acheminement de certains parchemins : "Pour parchemin acheté à Troyes pour faire ledit livre, et y en a entrey huit douzaines au pris de 1 franc et un quart pour douzaine – Pour l'achat de parchemin pour doubler et faire le pareil dudit livre, lequel est demoré en la chambre des comptes de mgr et l'autre à Chaucins, et y a eu quatre douzaines de part chemin, la douzaine au pris de 18 s. – À Jehan de saint Remy, escipvain, pour son salaire de faire et rigler les cayers dudit parchemin, le cayer au pris de 10 d." On en sait plus encore avec ce texte de 1415 tiré des Comptes royaux : "Yon du Plessis, marchand, pour quinze bottes de parchemin achetez de lui au Lendit en ce present temps pour la dite chambre aux deniers, 23 l. 8 s. – Perrin Brisejon, voitturier, pour avoir amené le

dit parchemin du dit Landit à Paris, 4 s. – Richard Lebel, parcheminier, pour avoir rez, poncé et mis à point le dit parchemin, 5 s. 4 den. Pour chascune botte.”

L'intérêt du parchemin, outre sa légèreté, tenait surtout au fait qu'on pouvait le réutiliser en le lavant et en le grattant doucement à l'aide de poudre de ponce pour le désencrer. Ces parchemins ainsi recyclés portaient alors ce nom qui plaît tant aux poètes et aux architectes : un palimpseste. De cet ancien manuscrit redevenu feuille vierge on reliait les feuillets qu'on réutilisait pour écrire la suite du monde... Plus apprécié et beaucoup plus cher vint à la fin du Moyen Âge comme support à l'écriture le vélin, une peau de vélot (un veau mort-né) préparée pour recevoir l'écriture ou l'enluminure ; peau plus blanche et plus fine que celle de mouton, et livré au scribe ou à l'enlumineur souvent réglé à la pointe sèche ou à la mine de plomb sous forme de feuillets découpés et pliés en cahiers.

Le parchemin, dont on a compris qu'il fut le principal support de l'écrit durant une bonne partie du Moyen Âge, sera à son tour progressivement remplacé par le papier. D'invention chinoise, connu en Europe à partir du XI^e siècle, le papier pénétrera sous forme de papier de chiffes par le biais des Arabes d'abord en Sicile et en Espagne au cours du XII^e, puis en Italie, en France, en Allemagne au XIII^e, et petit à petit devint indispensable pour la fabrication de livres imprimés. On notera qu'en France le premier moulin à papier fut réalisé à Troyes en 1348, ce qui fit longtemps dire "le bon papier est à Troyes". Comme pour le papyrus, on craignait une mauvaise conservation de ce support dans nos contrées un peu humides, ce qui explique sa faible production jusqu'au XV^e siècle. Au début de notre production nationale sa qualité ne semble guère avoir été brillante si on en juge ce texte de 1538 à propos de la papeterie d'Essonne, l'un des plus anciens centres papetiers de France : "Le papier qui se fait maintenant et se vent et se débite en ce royaume,

mesme es moulins à papier de Troye, Essonne, Corbeil, Dreux, Estampes et autres lieux, n'est communément bon, loyal ny marchand, ny de qualité et quantité qu'il doit estre, mais est ordinairement fluant, gras, velu, cassé, ars et bruslé, descollé et meslé." Quelques années plus tard, dans une petite saynète tirée des *Colloques* de Mathurin Cordier (1479-1564), on découvre, outre l'invention du buvard, que ce mauvais papier pouvait servir à beaucoup plus qu'à écrire: "C'est folie de demander cela, à quoi sert le papier sinon à écrire. Il sert encore à autre chose, à emballer la marchandise... Nous nous servons aussi du papier à seicher l'écriture nouvellement faite. Je vous dirai encore un autre usage fort commun à l'école..., le papier sert à torcher les fesses au retrait. On ne porte point là de papier blanc, mais du papier escrit qui ne sert de rien." Le *Glossaire archéologique* de Victor Gay nous renseigne sur le papier blanc de Limoges et autres provinces du royaume, les papiers de leçon "reliez entre eux" (1491), le papier transparent (1431) et sans doute les premiers cartons dits "papier gros bon" (1558) qui pourront "semblablement faire de toutes sortes et grandeurs garnitures de mirouers à façon de tableau, de livres de boeste et garniture de boistes à pain, à chanter... – Ne pourront doubler le dedans de leurs ouvrages... de gros papier autrement appelé gros bon, mais seront tenuz pour le moing s'ils ne les doublent le meilleur estoffes de les doubler de papier fin bien enluminé" (1558). Dès qu'il aura été adopté, comme le remarque l'ethnologue Anne Monjaret, alors "le papier sous toutes ses formes est l'une des caractéristiques des bureaux. La paperasserie en est le symbole". Signalons que le beau papier que nous connaissons sous le nom de papier vélin, en référence à la finesse d'une peau de veau, fut inventé bien plus tardivement, en 1777, par Jacques-Etienne Montgolfier. Il s'agit d'un papier sans grain, soyeux, parfaitement lisse, souvent très blanc, issu d'une machine à papier à treillis métalliques très fins inventée par l'Anglais John Baskerville en 1750, qui ne laisse aucune empreinte visible sur le papier sinon le filigrane

– filigrane qui permettait d’ailleurs d’identifier chaque provenance des papiers concernés et intervient encore comme marque de fabrique.

La masse de papier qui passera dans les bureaux du XVIII^e siècle jusqu’à aujourd’hui est difficile à évaluer. Je dis jusqu’à aujourd’hui car désormais, écologie oblige, presque chaque institution est capable d’évaluer ce qui est entré comme ramettes à bord de n’importe quelle institution et ce qu’il en ressort pour être recyclé. Nous reviendrons ailleurs sur les formes et l’utilisation du papier dans les bureaux, mais retenons que nous parlons aujourd’hui d’e.papier, de l’anglais *e-paper*, dit plus communément papier électronique, et que nous sommes en plein retour vers la tablette.

Nous ne sommes plus surpris par ces petits ordinateurs ultra plats étincelant sous les feux des enseignes ni par les liseuses numériques que l’on glisse séance tenante ou plutôt finissante au fond de nos poches. Les marques, comme jadis la trame, vantent la qualité et l’identité du fabricant. Ici les rames ont été remplacées par la RAM (*Ramdon Acces Memory* ou mémoire à accès aléatoire) et le papier n’est plus palpable, remplacé par un écran. Les stylets, technologie digitale oblige, ont été remplacés par nos seuls doigts qui eux-mêmes vont très vite être remplacés par notre seule voix qui s’écrira ou ordonnera devant nos yeux le temps de le dire avant que nos cerveaux ne soient directement reliés à nos machines intelligentes... Nos courriers, nos écrits, nos livres sont de fait des ardoises électroniques et en retour des liseuses se présentant sous la forme d’un écran tactile dont la technique d’affichage cherche encore par effet réfléchif à imiter l’apparence d’une vraie feuille imprimée. Et moi, qui écris en ce premier quart du XXI^e siècle bien amorcé, ce n’est plus sur une tablette à cire mais sur une petite dalle tactile dite capacitive posée sur mes genoux qui obéit pour quelque temps encore au seul effleurement de mes doigts nus experts du clavier YAZITOP.

SCRIPTORIUM D'UN AUTRE TEMPS

Les *scriptoria*, quoique l'on puisse écrire aujourd'hui *scriptoriums*, malgré les nombreuses images héritées du Moyen Âge, n'étaient pas aussi fréquents que l'on imagine. Sauf exception, c'étaient des lieux éphémères dont l'existence correspondait à des besoins exceptionnels et précis nécessitant une production large de l'écrit. Le *scriptorium* – qui jusqu'au XI^e siècle signifiait tout ce qui se rapporte à l'écriture – était la plupart du temps aménagé dans un recoin du couvent proche de la bibliothèque, parfois dans la cellule même du moine et, je suppose, s'inventait petit à petit dans une stratégie vitale de lutte contre les courants d'air qui ne devaient alors pas manquer. Ce n'était rien d'autre qu'un atelier où l'on copiait et décorait les manuscrits et qui était équipé à cet effet. Ceci explique sans doute pourquoi les références universitaires contemporaines à des *scriptoria* visent d'ordinaire la production écrite collective d'un monastère, autrement dit une sorte d'open space en milieu monacal où se tenaient les bureaux de copistes, d'illustrateurs, d'enlumineurs et de tout un monde investi d'une mission d'une extrême importance : fournir en livres la bibliothèque voisine... jusqu'à ce qu'elle soit remplie. Ainsi donc un *scriptorium* était une annexe temporaire à une bibliothèque, à moins, que, isolé, il ne fût le bureau réservé d'un clerc ou de quelque moine copiste chargé sinon de confectionner, au moins de mettre à jour, de réparer et d'entretenir les livres indispensables à la vie religieuse. Pour ce qui est de ces grands *scriptoriums* ou *scriptoria* dont les plus célèbres sont ceux qui se sont développés à l'époque carolingienne et ont permis la transmission des textes de l'Antiquité classique, ils sont organisés comme des ateliers voire comme des chaînes de production d'écrits qui vont de la fabrication du parchemin à la reliure puis au classement des lourds ouvrages.

À partir de la fin du XII^e siècle des ateliers laïques ont commencé à se développer. Cela est dû à l'évolution du goût de la noblesse féodale, à l'émergence d'une classe bourgeoise et à partir du XIII^e siècle à la naissance de l'université. Production et méthodes devinrent alors insuffisants par rapport à une demande d'ouvrages qui ne cessait de croître. Les métiers du livre s'organisèrent autour des universités; des librairies agréées par l'université elle-même se montrèrent ainsi que des stationnaires. Le stationnaire, du latin *statio*, entrepôt, précurseur de l'éditeur, tenait boutique aux abords de l'université. Un peu libraire et imprimeur, il faisait faire par des clercs ou des copistes à son unique service de nouvelles copies de manuscrits anciens ou bien celles d'un ouvrage d'un des maîtres renommés de l'université. Véritable bureau privé de copistes, le stationnaire possédait de fait un atelier où l'enlumineur achevait pour les exemplaires de luxe l'œuvre de l'écrivain.

La librairie proprement dite, dont le libraire devait prêter serment au recteur de l'université et verser une caution, se contentait du commerce des manuscrits. Il avait une clientèle de magistrats, de fonctionnaires royaux et autres amateurs qui avaient recours à son intermédiaire pour des opérations d'achat, d'échange ou de vente de livres.

Avant de s'assurer un revenu régulier, il ne cherchait pas toujours à les vendre mais les mettait plutôt en location, exigeant un gage de chaque emprunteur. On doit ajouter qu'il existait aussi depuis la fin du XII^e siècle à Bologne en Italie et début XIII^e siècle à Paris le système de la *Pecia*; un système de copie de manuscrit spécifique aux universités qui permettait aux étudiants d'avoir accès aux ouvrages nécessaires pour leurs cours. Il semble qu'on ne pouvait louer chez le stationnaire qu'une *Pecia*, c'est-à-dire un *exemplaria* à la fois. Exemple que l'on pouvait recopier, ce qui était considéré comme un bon moyen de multiplier les ouvrages, mais qui le plus souvent était voué